Hélène BOURDELOIE, Christine CHEVRET-CASTELLANI,
L'Impossible patrimoine numérique ? Mémoire & traces

Lormont, Éd. Bord de l'eau, coll. Usages des patrimoines numérisés, 2019,
143 pages

Claire Peltier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21946>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.21946

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 378-380

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Claire Peltier, « Hélène BOURDELOIE, Christine CHEVRET-CASTELLANI, *L'Impossible patrimoine numérique ? Mémoire & traces* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 26 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21946> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21946>

comme le sont tous les produits culturels, qu'ils soient hauts ou bas. C'est pourquoi, parmi ces *Film Photonovels*, l'on ne trouve pas seulement des adaptations liées à la première sortie en salle, mais aussi des transpositions ou réinterprétations ultérieures, comme celle de *Stagecoach* de John Ford (1939) – un classique s'il en est – qui resurgit en photo-roman à New York chez Darien House en 1975 ; ou encore celle de *La Jetée* de Chris Marker (1962), film culte au public beaucoup plus confidentiel, qui reparait trente ans plus tard, en 1993, chez un éditeur new-yorkais. La trentaine de pages de magazines qui sont reproduites dans cette belle édition ne fait pas de ce livre une anthologie, même si le souci d'exhaustivité est présent dans la démarche originale accomplie par Jan Baetens ; mais saura-t-on jamais combien de *Film Photonovels* ont été publiés, tant cette production est, par essence, vouée davantage à finir dans les débris plutôt que dans les bibliothèques ?

Mais la vertu de cet ouvrage est ailleurs. Par-delà toutes ses qualités académiques, la riche bibliographie primaire et secondaire, les index des notions, des noms propres et des titres, la liste des lieux et maisons d'éditions des magazines de cinq pays ; par-delà aussi cette limpidité d'écriture et d'exposition qui, trop souvent, n'est pas la première qualité de ces mêmes publications académiques, sa vertu majeure est « poétique ». C'est l'émotion de sortir de soi et partager, avec d'autres, des représentations similaires, de voir brasser et transformer à la fois nos images mentales et les mots qui les disent. Finalement, plus question de culture « high » ni « low » : les *Film Photonovels* eussent enchanté Arthur Rimbaud, lui, qui était capable de faire un poème sur un fond d'assiette illustré d'une gravure ou d'après une image d'Epinal. C'est une véritable émotion qui prend le plus véritable cinéophile lorsqu'il découvre en pleine page (p. 139) Grace Kelly et James Stewart dialoguant en italien avant d'échanger un langoureux baiser, dans une transposition de *Rear Window* pour un numéro du magazine *Star Cineromanzo Gigante*, paru en juin 1955. C'est aussi une émotion forte qui prend l'amateur de bande dessinée découvrant les bulles d'onomatopées prononcées par le personnage de Frankenstein, d'après le film de Terence Fisher (*The Curse of Frankenstein*, 1957), paru en *photonovel* dans *Famous Films* en 1965. Et combien la photogénie, commune à la photographie et au cinéma, n'est-elle pas palpable dans la page publiée par le magazine *Nous deux* en 1959, montrant Gina Lollobrigida littéralement dévorée de désir par Yves Montand, d'après *La Legge* (1959) de Jules Dassin ?

Le livre de Jan Baetens ouvre bien sur un monde perdu, mais ses dinosaures ne sont autres que nos monstres sacrés, notre héritage culturel à la fois intime et collectif. C'est pourquoi il est une vraie invitation

à la découverte du continent caché des *Photonovels*, laquelle ne manquera pas en retour d'inviter à redécouvrir notre héritage cinéphilique sous un tout autre jour ; par conséquent, un double bénéfice.

Jean-Pierre Montier

Cellam, université Rennes 2
jean-pierre.montier[at]univ-rennes2.fr

Hélène BOURDELOIE, Christine CHEVRET-CASTELLANI,
L'impossible patrimoine numérique ? Mémoire & traces
Lormont, Éd. Bord de l'eau, coll. Usages des patrimoines
numérisés, 2019, 143 pages

En 1989, l'historienne Arlette Farge publiait aux éditions Le Seuil un petit ouvrage resté dans de nombreuses mémoires : *Le Goût de l'archive*. À certains égards, l'opuscule d'Hélène Bourdeloie et Christine Chevret-Castellani lui fait écho. À l'époque de la publication de l'essai d'Arlette Farge, on ne parlait pas encore de données ou de traces numériques. Et pourtant, il était déjà question d'une masse documentaire « déroutante et colossale », « démesurée, envahissante comme les marées d'équinoxes, les avalanches ou les inondations ». Cette problématique de l'ampleur des traces laissées par l'activité humaine, de leur sélection, de leur préservation, de leur classement et de leur mise en valeur n'a pas attendu le numérique pour constituer une préoccupation. Le présent ouvrage souligne la difficulté, face à la diversité et surtout à la masse des traces d'aujourd'hui, d'identifier ce qui peut comporter une certaine valeur patrimoniale et s'inscrire ainsi dans l'histoire de l'humanité.

Hélène Bourdeloie et Christine Chevret-Castellani s'emparent de cette problématique en opérant tout d'abord une distinction entre deux formes de patrimoine à considérer depuis l'avènement du web : 1) le patrimoine *numérisé*, non nativement numérique, mais transféré sur un support numérique ; 2) le patrimoine *numérique*, constitué de traces nativement numériques (p. 13). Cette distinction terminologique établie, les auteurs soulignent la redistribution des rôles que le web 2.0 a contribué à faire émerger : « le patrimoine n'émane plus de *facto* d'autorités consacrées, mais aussi de groupes sociaux qui concourent à le bâtir » (p. 10). Il ne repose donc plus sur « l'idée d'un processus de transmission vertical » (*ibid.*). Elles y reviendront dans le chapitre 2. Souvent produites à notre insu, les traces de nos activités numériques contribuent à forger ce que les deux auteures désignent (p. 15) comme une « *terra data* », une sorte d'univers de données qui échappent à notre contrôle. Le devenir de ces traces, leur sélection et leur pérennisation à des fins mémorielle et patrimoniale,

constituent la trame de ce court, mais riche ouvrage de 129 pages (hors paratexte), composé de quatre chapitres très documentés.

Le chapitre intitulé « Nos traces numériques à l'ère contemporaine » propose une intéressante réflexion autour de l'articulation entre le technique et le social et leurs rapports de codétermination. Prenant pour exemples les usages des réseaux sociaux qui favorisent la production et la circulation de données d'un nouveau genre, les auteures développent sur plusieurs pages la question de « la valeur performative de la trace » (p. 31). Ainsi dans un « contexte social de valorisation de l'expression et des individualités » (p. 27), ce qu'elles désignent comme les « techniques socionumériques expressives » (p. 26) contribue, selon elles, à renforcer cette tendance à l'égocentrisme. C'est le cas du selfie, mais aussi de toutes les fonctionnalités permettant de se mettre en scène dans la fugacité de l'instant – l'application Snapchat en constitue un exemple particulièrement représentatif. « Prenant part à la construction des relations en train de se faire, ces technologies performent la réalité » (p. 46). Hélène Bourdeloie et Christine Chevret-Castellani s'appuient ensuite sur l'exemple de la photographie, dont le statut a été profondément bouleversé depuis quelques années. Ainsi, la photographie « n'est plus fatalement la trace du passé, mais la preuve d'une existence en soi et d'une réalité tangible » (p. 31). En plus de modifier les temporalités, mais aussi les sujets de la photographie, les nouvelles pratiques socionumériques auraient donc pour effet de « nuire à ce processus mnésique » (p. 42) dont la photographie était chargée jusque-là. C'est désormais l'oubli et non la mémoire qui prévaut dans ces formes de mise en scène du quotidien. Malgré les discours dominants mettant en avant la « pérennité du numérique », l'obsolescence des supports, rappellent les auteures, constitue un vrai « péril » qu'il convient de ne pas passer sous silence dans une perspective patrimoniale. Ainsi, assiste-t-on à la fois à une « métamorphose des "règles" de l'archivage et du statut du message iconographique » (p. 34).

Le chapitre 2, intitulé « Patrimoine et mémoire au temps du numérique », poursuit sur la lignée entamée dans le chapitre 1 en mettant cette fois l'accent sur le processus de construction des savoirs et sur leur légitimité. Comme l'avait fait en son temps Jean-François Lyotard (1979) en opposant savoirs narratifs et savoirs scientifiques, Hélène Bourdeloie et Christine Chevret-Castellani mettent en lumière la remise en cause des « processus sociaux de légitimation et de construction de l'autorité » engendrée par les pratiques démocratiques et collaboratives de production des savoirs du web 2.0. L'exemple évoqué pour illustrer cette dérive est celui de Wikipédia. Qualifié

d'« outil a-hiérarchique » (p. 53), Wikipédia a contribué, selon les deux auteures, à fragiliser la domination des savoirs établis, tout en agissant comme un formidable moyen de désenclaver les savoirs. Les auteures appellent toutefois à une certaine forme de vigilance face aux valeurs et aux modèles essentiellement occidentaux et masculins qui ont présidé à l'élaboration des « objets » numériques, physiques ou logiciels. Bien que reconnue et critiquée, la suprématie des « géants économiques du web » (p. 59), les fameux GAFAM – Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft – n'empêche pas une certaine naïveté : celle de croire à une forme de liberté et de créativité affranchie de toute marchandisation. Évoquant la notion de *digital labor*, Hélène Bourdeloie et Christine Chevret-Castellani rappellent que « les usagers/créateurs ne sont pas pleinement propriétaires de leurs données qui, pis, constituent les ressources économiques des plateformes » (p. 59). Intitulé « Patrimoine numérique : considérations juridiques et éthiques », le chapitre 3 aborde justement la question complexe de la protection des données, en évoquant deux aspects bien particuliers : la protection des données *post-mortem* et l'héritage des données. Rappelant l'émergence en 2014 du concept juridique de « mort numérique » – remplacé récemment par celui de « droit à l'oubli » – les auteures mettent en perspective la question de la propriété des données à l'aune du patrimoine numérique. D'après elles, « il n'est plus possible de raisonner selon une conception traditionnelle de l'héritage des données selon laquelle celles-ci, tels des biens personnels, reviendraient *de facto* aux ayants droit » (p. 75). Toute la difficulté réside, disent-elles, dans le fait de distinguer « le caractère à la fois privé et public de ces plateformes [les auteures évoquent ici Facebook] qui relèvent souvent de l'entre-deux et s'apparentent à des espaces en "clair-obscur" » (p. 80). Les différentes tentatives de législation – dont le récent règlement européen pour la protection des données, le RGPD – se heurtent toutefois souvent au refus des « géants » d'Internet, lesquels évoquent fréquemment des arguments techniques pour ne pas effacer les données à la demande des usagers.

Dans le dernier chapitre de l'ouvrage – intitulé « Patrimoine numérique : enjeux théoriques sur le devenir de la trace – les auteures s'interrogent sur l'articulation entre archives « intimes » et patrimoine numérique, ainsi que sur l'ancrage psychique de la trace (p. 102). Relevant de la « tracéologie », les travaux scientifiques relatifs aux traces permettent, sous un angle communicationnel de « prendre en compte la spécificité des traces dans la culture et l'analyse des dispositifs médiatiques » (p. 104). Ainsi, pour aborder l'ancrage psychique de la trace, ainsi que ses dimensions « mémorielles, patrimoniales et sempiternelles » (p. 105), les auteures

font appel à plusieurs approches complémentaires : 1) médiologique ; 2) sémiologique ; 3) phénoménologique. La première permet de considérer, à l'instar de Louise Merzeau qu'« on ne peut pas ne pas laisser de trace » et que l'ensemble de nos activités imprime une « ombre numérique ». La deuxième renvoie, en s'appuyant sur les travaux d'Yves Jeanneret, à la complexité de la relation de la trace et du signe. La troisième, sous l'égide de Paul Ricœur, considère le pouvoir d'évocation de la trace – l'inoubliable Madeleine de Proust. Ainsi, « la trace est mnésique, car elle nous relie à des impressions persistantes originaires » (p. 112). Elle est aussi psychique, car « elle renvoie à des expériences » (p. 113).

En conclusion, les deux auteures reviennent sur l'ensemble des questions liées aux traces numériques en lien avec les notions de mémoire et de patrimoine et soulignent le retard pris par la France en matière de recherche autour de la question des traces *post-mortem*. Elles rendent également hommage à Louise Merzeau, disparue au moment de l'achèvement de l'écriture de l'ouvrage et qui, par ses travaux, a contribué à s'interroger sur la mémoire et l'appropriation des traces. Arrivé au terme de cette lecture, la question « L'impossible patrimoine numérique ? » apparaît comme non résolue et fait résonner d'une tonalité particulière les mots de Georges Perec dans *Penser/Classer* (1985, p. 41) : « Comme les bibliothécaires bourgeois de Babel [...] nous oscillons entre l'illusion de l'achevé et le vertige de l'insaisissable ».

Claire Peltier

TECFA, université de Genève, S-1211
 claire.peltier[at]unige.ch

Gabriel MUGNY, Juan Manuel FALOMIR-PICHASTOR, Alain QUAMZADE, *Influences sociales*

Fontaine, Presses universitaires de Grenoble, coll. Psycho plus, 2017, 152 pages

On a généralement tendance à attribuer à l'influencabilité des traits peu flatteurs (dépendance, faiblesse de caractère) plutôt que de vouloir reconnaître ses vertus. L'image valorisée dans la société occidentale d'un individu autonome et responsable est peu compatible avec la conception du même individu soumis à des phénomènes d'influence. Pourtant, force est de constater que ceux-ci infusent à travers des dynamiques complexes, généralement faites d'interactions sociales, contribuant à façonner et à modifier nos opinions, nos décisions, nos actions et nos réflexions. Que cela soit conscient, inconscient, désiré ou non, nous sommes sujets, voire soumis, à différentes sources et modalités d'influence. Mais par quels processus à l'œuvre ces dernières opèrent-elles ?

C'est cette question que l'ouvrage *Influences sociales* a pour objectif d'éclairer ; et cela à partir de la présentation d'une multitude d'études expérimentales et d'explications théoriques. L'influence sociale, selon les auteurs, ne peut être appréhendée qu'au pluriel (d'où le titre), tant sont variées ses formes et ses manifestations – latentes ou manifestes. Elle est aussi étroitement liée à la communication sociale informelle, tel que l'a initialement montré Leon Festinger (« Informal social communication », *Psychological Review*, 57 (5), 1950 : pp. 271-282). En effet, les raisons pour lesquelles nous communiquons dans un groupe dépendent des pressions ressenties par certains de ses membres pour maintenir, sur un sujet donné, un fonctionnement garant de la cohésion globale. La communication s'y intensifie ou s'y atténue selon différents paramètres : divergence d'opinion, souhaits personnels d'intégration et d'appartenance, recherche d'un consensus ou, au contraire, volonté de différenciation...

Dans un premier temps, quelques éléments fondamentaux sont rappelés. Quoiqu'anciens, ils restent toujours valables et constituent des premières mises en exergue expérimentales de phénomènes d'influence, ne serait-ce qu'autour de la problématique des influences majoritaire et minoritaire. Il en va ainsi du processus de normalisation d'après Muzaffer Sherif (« A study of some social factors in perception », *Archives of Psychology*, 27 (187), 1935 : pp. 23-46) qui décrit l'existence de pressions implicites à se conformer au jugement d'autrui (indépendamment de sa justesse) quand il est porté par une majorité. Cette situation peut conduire à un état de conflit intérieur aigu en cas de désaccord avec ses convictions profondes. Cet exemple liminaire est suivi d'autres d'illustrations des processus d'influence.

Le deuxième chapitre rassemble un large éventail d'explications « qui pour être diverses n'en sont pas moins toutes pertinentes » (p. 23). L'influence s'exerce souvent dans le cadre de rapports asymétriques entre une source et sa cible. Le statut de la source, son expertise, sa crédibilité, sont des dimensions mises en avant pour expliquer différents types d'emprise possibles. L'imitation, les processus automatiques (échappant à la conscience), la recherche de consensus, les multiples formes de dépendance (informationnelle et normative), la nature et la salience des normes, ainsi que les processus identitaires (gestion des impressions, conformisme, stigmatisation sociale) sont autant de comportements susceptibles de sous-tendre des dynamiques d'influence.

Les processus d'influence assurent le maintien d'un certain ordre (fonction de contrôle social) tout en ouvrant la possibilité d'un certain désordre